Document généré le 2 juil. 2025 07:53

ETC

Paris

Ateliers 92, A.R.C. Musée d'art moderne de la ville de Paris. Du 23 janvier au 15 mars 1992

Françoise-Claire Prodhon

Numéro 18, printemps 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/35894ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)
1923-3205 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Prodhon, F.-C. (1992). Compte rendu de [Paris / Ateliers 92, A.R.C. Musée d'art moderne de la ville de Paris. Du 23 janvier au 15 mars 1992]. *ETC*, (18), 58–59.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

PARIS

Ateliers 92, A.R.C. Musée d'art moderne de la ville de Paris. Du 23 janvier au 15 mars 1992

Photo : A. Morin.

Vue de l'exposition Ateliers 92. Œuvres de M. Lebris, photographies de A. Volle, installation vidéo de P. Sorin, au fond, une œuvre de L. Faulon. Arc / Musée d'art moderne

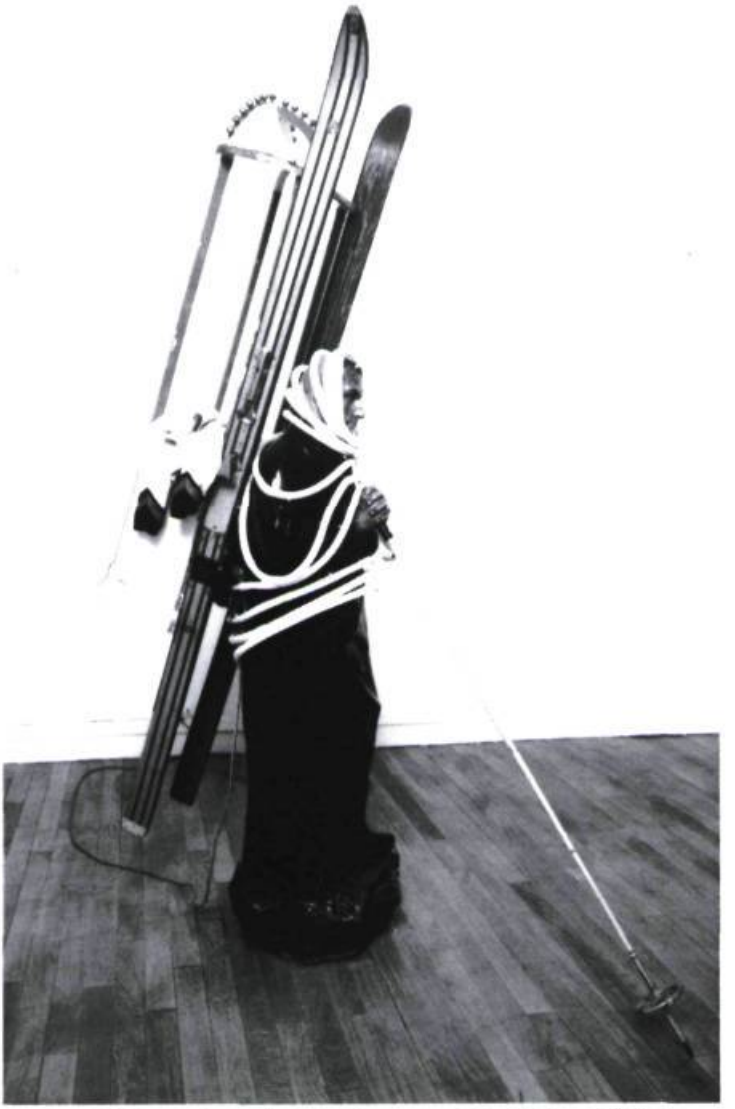
Peu de surprises aux Ateliers 92... À tel point que l'on peut se demander ce qui va bien pouvoir en rester d'ici deux, trois ou quatre ans... Depuis maintenant une quinzaine d'années l'A.R.C. donne régulièrement rendez-vous à son public pour faire le point sur la très jeune scène française à travers une manifestation prospective, longtemps unique en son genre : les « ateliers ».

Cette proposition simple (et par essence arbitraire) a le mérite de livrer chaque fois le cliché instantané d'une certaine situation française. La grande qualité des Ateliers réside dans cette simultanéité de regard. L'A.R.C. montre au public des artistes dont le travail et la réflexion sont encore en gestation, en revendiquant le droit à la fragilité, voire à l'erreur, pour des œuvres en train de se faire. Dans le meilleur des cas, cette instantanéité débouche sur l'édification d'une sorte de laboratoire d'idées. À condition toutefois d'éviter le cliché, la perception court-circuitée par les médias, le jeu des tendances, les velléités de *trends-setters* de quelques protagonistes du milieu de l'art.

Assurément, le cru 92 est en adéquation avec l'image que la scène veut donner d'elle-même. Une vingtaine d'artistes entre 25 et 30 ans ont été réunis ici, la plupart pratiquent l'art du « prêt à accrocher » ou du « prêt à poser », autrement dit, du produit ciblé qui peut immédiatement et sans risque passer le seuil de la galerie. Ils ont choisi un art parfaitement lisse, sans aspérités, dans lequel la provocation est aussi rare que calculée.

Ateliers 92 vient confirmer et renforcer l'impression de malaise déjà ressentie lors des derniers ateliers, en 1988 : malaise sans doute généré par la peur de malfaire de toute une cohorte d'ex-premiers de la classe.

La majorité des œuvres attestent une maîtrise plastique incontestable (y compris dans la maladresse feinte...), mais qui va malheureusement de pair avec une absence de contenu ou d'intentions. Tous ces travaux témoignent également d'un effet de modélisation internationale, une mise à niveau sans doute produite par les exigences d'un marché (même exsangue) comme par ce que l'on peut appeler une surinformation.



Johan Muyle, *Tu vois, je n'ai rien oublié*, 1992. Techniques mixtes ; 150 x 50 x 52 cm. Galerie de Paris.

Si l'on se plaignait encore il y a quelques années du manque de professionnalisme des artistes français, on va bientôt pouvoir déplorer le contraire. Car à force de se vouloir parfait, performant, opérationnel, on en vient à perdre le goût du risque, l'insolence, le sens critique… Il est évident que l'enthousiasme et la spontanéité des Ateliers du début des années 80 ont fait place aujourd'hui à un art de la crise et du repli sur soi. Cette sélection 92 présente des œuvres rarement généreuses et des artistes qui semblent vouloir se tenir dans une position de retrait, une expression individuelle si ce n'est individualiste, et pratiquent volontiers le monologue, la petite histoire enfantine, parfois aux limites du régressif.

Mis à part quelques exceptions (Blanc, Bossu, Faulon, Serres, Trois Carrés) on s'est poliment ennuyé aux Ateliers 92.

Pourtant cette remarque ne saurait faire office de conclusion. Pourquoi ? Parce que l'on a bien souvent pu constater l'aspect disons « rétroactif » des ateliers : On commence par ne pas les aimer, on les oublie, le temps passe jusqu'au jour où en ouvrant un ancien catalogue, on s'aperçoit que tel ou tel artiste était passé par là sans même qu'on l'y remarque… Dans quelques années il sera donc toujours temps de revenir sur cette sélection 92 !

Johan Muyle, Galerie de Paris, Paris

De ses premières expositions (1985-1986) à aujourd'hui, Johan Muyle a lentement mis en place un univers aisément identifiable qui n'appartient qu'à lui. Univers de fiction dans lequel se voisinent humour, tragédie, kitsch, poésie, rêves, obsessions. Un petit monde centré autour d'objets, ou pour être plus précis, de fragments de réalité auxquels il redonne vie, générant de nouvelles images. Le choix de Johan Muyle se porte presque uniquement sur des objets « chargés », c'est-à-dire dotés d'un vécu, d'une mémoire latente ; objets de rêve, d'affect, de pathos, de dévotion ou de culte : jouets, sculptures religieuses, carrousels de Noël, mannequins de cire, animaux empaillés ou moulés, boîtes à gâteaux, roues de bicyclettes… Alors Muyle assemble, met en scène ces fragments, les anime à l'aide d'une lampe, d'une bougie, d'un peu d'eau ou d'un moteur pour que le spectateur puisse à son tour entrer dans le jeu, mettre lui-même le mécanisme de la pièce en marche, faire surgir pour quelques instants une parcelle de magie. Et si le travail de Muyle peut effectivement déranger, c'est autant le fait de la mémoire des objets qu'il manipule, que celui de la fragilité évidente de ces dispositifs dérisoires que l'artiste aime à désigner, fragilité qui peut donner à certaines de ces œuvres la dimension des « vanités » et autres *memento mori* chers à l'histoire de l'art. À l'image de « l'impossibilité de régner », moulage grandeur nature d'un rhinocéros blanc animé d'un moteur, qui en chargeant se cogne chaque fois aux quatre murs de la galerie…

FRANÇOISE-CLAIRE PRODHON